



LES
OISEAUX
RARES

HUGO
PAVIOT

SEUIL

LES OISEAUX RARES

DU MÊME AUTEUR

Théâtre

La Trilogie d'Alexandre
Les Piqueurs de glingues, 2017

La Mante
Éditions de l'Amandier, 2014

En haut !
Lansman Éditeur, 2014

Gloria Vénus au Paradis
Éditions de l'Amandier, 2011

Les Culs de plomb
Éditions de l'Amandier, 2010

Manouche pas touche !
Éditions de l'Amandier, 2008

Le Choix des t(h)ermes
Éditions de l'Amandier, 2006

Dans la peau
Prix ARDUA des premières réalisations
Éditions du Laquet, 2003

Anne 2032
Prix de la Fondation Charles Oulmont
Éditions du Laquet, 2001

Poésie

L'Éclat du samouraï
(version bilingue franco-espagnole)
Amotape Libros, Pérou, 2014

HUGO PAVIOT

LES OISEAUX RARES

Roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de ce livre
du soutien de la région Île-de-France,
dans le cadre du programme « résidences d'écrivains ».

ISBN 978-2-02-143428-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Sophie, Baptiste et Mila

La tempête menace de renverser le canot qui déjà manque de sombrer sous le poids des hommes serrés les uns contre les autres. C'est la nuit. La peur se lit sur les visages éclaboussés d'écume et pourtant ils sourient. Mieux vaut nourrir les poissons que dépérir lentement sur la terre. La jeunesse du pays coule comme les gouttes d'un tuyau percé. L'avenir depuis longtemps s'est exilé sur la rive opposée. Certains disent qu'il n'est pas rose, mais il vaut mieux que l'ennui et le carcan des traditions qui pressent comme un étau. La vague qui se forme et avance droit sur eux ne manquera pas de les briser aussi. Au moins, ça ira vite. Ce sera moins long qu'une vie à attendre ou à courber l'échine. La côte n'est pas loin mais la mer lui oppose son immensité. Devant eux, la lame se gorge de la colère accumulée dans les abysses. La nuit est calme au-dessus des flots démontés. Les hommes rient et se mettent à chanter. La vague est haute maintenant comme un immeuble de trois étages. Ils n'ont plus peur. Le chœur se perd

dans la nuit sans écho. Au moment où la vague s'apprête à engloutir leurs rêves, Achir se réveille en sursaut au milieu des draps trempés de sueur. Le contenu du cendrier est renversé sur le carrelage. Sa main a dû le heurter dans un spasme. Il hésite à rallumer le mégot du joint qu'il a fumé la veille pour s'endormir. Il se ravise et se lève pour ouvrir la fenêtre. Il a la bouche sèche. Il a soif. Il enfile un jean et un tee-shirt. Il se dirige pieds nus vers la cuisine. En traversant le couloir, il prend soin de fermer la porte de la chambre de son oncle qui ronfle comme un ours dans sa grotte. Penché sur l'évier, il boit et se passe de l'eau sur la figure. Il a mal au crâne. Il a trop bu aussi. Il a faim. Il se prépare un sandwich avec le reste d'omelette qu'il trouve dans le frigo et deux tranches de pain rassis. Il saupoudre de paprika et d'un filet d'huile d'olive. Il n'y a plus de café. Il met la bouilloire à chauffer pour se faire un thé. Il ajoute un morceau de gingembre, une cuillerée de miel et une tranche de citron. L'estomac plein, il se rend à la salle de bains. Il avale deux comprimés d'aspirine et se glisse sous la douche. Il reste un long moment sous le jet d'eau chaude. Son cauchemar se dissout peu à peu dans la vapeur savonnée. Hier soir, il s'est fait peur. Il a trop fumé et est sorti de son corps. Il s'est envolé mais n'a pas pu traverser le plafond. Il s'est regardé. De haut, il a l'air d'une carcasse échouée. L'eau est brûlante et le ramène à la vie. Il pense à Mounia. Elle lui plaît. Il n'osera jamais lui dire. Mounia est une artiste. Qu'est-ce qu'elle ferait avec lui ? Il ne sait pas

s'il va partir ou rester. Il retarde sans cesse l'échéance. Ici, c'est chez lui. Il ne connaît rien d'autre. Mounia voyage. Elle expose à l'étranger. Lui n'aura jamais de visa. Ça ne l'angoisse pas. Pas encore. Est-ce qu'il se résigne comme les autres ? Son rêve lui dit que non. Est-ce qu'il se résigne à perdre Mounia avant même d'avoir essayé ? Ils dorment ensemble, parfois. Il ne se passe rien. Il est un ami. Un grand ami. Juste un ami. Il voudrait arrêter de penser et se rouler un autre joint. Ou deux. Ou trois. Son corps dit non. Il faut qu'il bouge. Il faut qu'il parte. Juste un peu. Pas loin. Pas de l'autre côté de la mer, non. Quelque part. Ce sera déjà bien. S'il fume, ses yeux rouges le trahiront. Il est en sursis depuis qu'ils l'ont arrêté avec deux grammes. Qu'est-ce que c'est, deux grammes ? S'il se fait prendre encore, adieu vraiment le visa. Adieu les plans sur la comète. Adieu Mounia. Ils ne le lâcheront plus. Ils l'auront à l'œil. Faut dire qu'il fait tout pour, avec ses dreadlocks à faire pâlir un Jamaïcain. Il ne passe pas inaperçu. Mounia dit qu'il ressemble à Corto Maltese, version rasta. Lui, il veut juste vivre en paix. Au moins avec lui-même. L'air de la nuit est frais et achève de le ranimer sur le chemin du garage. Son oncle retape des voitures de collection. Il l'a pris comme apprenti. Achir aussi, un jour, aimerait avoir sa propre affaire. Ce sera un mélange de garage et de galerie. Des artistes répareront et décoreront des bagnoles. Elles seront exposées comme des œuvres d'art. Ça fera café, aussi. Et salle de concert. Il fera des soirées privées où on pourra

boire de l'alcool. Le port du voile sera interdit pour les filles. Sauf pour Aïcha. Aïcha est une exception. Elle est musulmane mais elle fume et boit du whisky. Elle danse et se met à blasphémer quand elle est ivre. Elle va beaucoup plus loin que lui. Aïcha aura le droit de porter son voile. Des musulmanes comme ça, pas de problème. Un jour peut-être, inchallah, elle aura le droit de ne pas vivre cachée. Dans sa galerie-garage, il pourra exposer les photos de Mounia. Il aura peut-être sa chance. Les voitures sont alignées sous l'auvent. Il choisit le coupé sport. Il a besoin de vitesse. Il laisse un mot à l'intention de son oncle sur la table du bureau. Il sera de retour avec la voiture dans l'après-midi. Il roule. Le jour se lève. Alger rapetisse dans le rétroviseur. Rouler. Juste rouler. Le bolide avale la route. Les pylônes défilent au garde-à-vous dans la lumière des phares. Rouler. Il allume une cigarette. Le son des basses pulse dans ses veines. Rouler. Ne pas penser. Le soleil lévite comme une orange sur l'horizon. Il accélère. Fuir son cauchemar n'est pas la solution, mais il est en mouvement. L'aiguille du compteur de vitesse se bloque comme son corps au plafond. Le moteur hurle. Il a bien fait d'emprunter le coupé. Il roule. Droit devant. Musique à fond, ne pas penser. Accélérer. Encore. Direction Tipaza. Il aime aller à Tipaza. Il est chez lui, au milieu des vestiges romains. Son avenir aussi est en ruine. Il va partir, c'est sûr. Ici, il n'y a rien à espérer. Un jour, il partira loin. Ne pas penser. Il fume. Avaler les kilomètres comme autant de couleuvres. Plus vite. Son pied

écrase la pédale. Ce pays le fait ralentir. Le soleil monte et ressemble maintenant à un citron derrière la vitre. La police attend au carrefour. Ralentir. Ou alors ce sont les gendarmes. Ou l'armée. Il baisse sa vitre pour chasser la fumée de cigarette. Des fois qu'ils croient qu'il fume un joint. Il porte la paix dans ses cheveux. Contrôle d'identité. Il les rend nerveux. Dans son pays, il y a des uniformes à chaque carrefour. Où que tu ailles, ils sont là. Il habite un des pays les plus riches et son peuple, qui est un des plus pauvres, porte beaucoup trop d'uniformes. Il abaisse la vitre et offre son plus grand sourire. Salam alaykoum. Il tasse juste ce qu'il faut les épaules pour avoir la paix. La paix qu'ils ont confisquée là-haut. Il passe le barrage. Le moteur rugit. Il appuie le pied sur la pédale de l'accélérateur. Remonte la vitre. Allume une nouvelle cigarette. Il met le volume au maximum. Il ne ressent pas la colère. Il roule vers Tipaza à fond sur la bande d'arrêt d'urgence. Encore un pied de nez aux guignols. Son application lui indique les radars. Rouler. Ne pas s'arrêter. Il aime son pays qui est aussi celui de Mounia et sera peut-être celui de leurs enfants. S'il ose un jour.

Son assiette est encore pleine. Sihem sait qu'il ne la touchera pas. Il avalera peut-être une bouchée. Ou deux. Ou rien. Le ballon de rouge à moitié plein attend d'être englouti selon le rituel. Il le garde toujours pour la fin. Quand les autres ont déjà fini leur dessert. Il le termine avec le café. Allongé, pour ne pas affaiblir le cœur. Comme toujours, il regarde droit devant. Elle ne parvient pas à saisir ce regard. L'auxiliaire de vie débarrasse les assiettes avant d'apporter la salade de fruits. Il refuse d'un geste poli de la main. Sa voisine lui dit qu'elle aurait préféré une tarte aux pommes. Le vieux ne répond pas. Il ne parle jamais à table. Est-ce qu'il s'ennuie ? A-t-il choisi d'être là ? Après avoir fini son verre de vin, il se lève péniblement en même temps que les autres résidents. Il se dirige vers la terrasse. Le rituel continue avec une cigarette. Il fume dans le même silence religieux. Indifférent aux apostrophes des vieilles qui font comme s'il leur répondait. Elle a remarqué qu'il n'est entouré que de femmes. Les hommes l'évitent

autant qu'il les fuit. Pourquoi ? Les vieilles en tout cas n'ont d'yeux que pour lui. Elles attendent le moment où, la cigarette finie, il va se mettre à raconter des blagues ou réciter des poèmes. Il connaît des dizaines de poèmes par cœur et adore taquiner ces dames avec des plaisanteries gauloises. Émile est la vedette de la résidence mais personne ne l'appelle par son prénom. Pour tout le monde, il est Zapata. En référence à sa grand-mère mexicaine qui a participé à la révolution de 1910. Elle a quitté le Mexique pour la Russie et a donné naissance à une fille. Elle l'a baptisée Emiliana en hommage au guérillero. Ses rêves évanouis après l'échec du soulèvement prolétaire, la grand-mère d'Émile a vu dans la révolution d'Octobre une seconde chance d'assouvir ses idéaux de justice sociale. Habitée des mêmes pensées politiques que sa mère, Emiliana s'est engagée en 1936 dans les Brigades internationales où elle a fait la connaissance de Léon, le père d'Émile. Emiliana a baptisé son fils Émile pour honorer son ascendance révolutionnaire. Émile n'est pas peu fier d'être né en 1936. L'année du Front populaire et des congés payés. Emiliana est morte en Espagne en 1938. Émile a été élevé par son père jusqu'en 1944. Léon, qui faisait partie d'un réseau de résistance, a été guillotiné par les Allemands la veille de la libération de Paris. Orphelin à l'âge de huit ans, pupille de la nation, Émile a passé plusieurs années à l'Assistance publique et dans des familles d'accueil. Il s'en est sorti et a hérité de ses aïeux un tempérament enflammé. Il a lancé des pavés

sur les CRS à Saint-Michel en 1968. Sihem l'a entendu plusieurs fois raconter son histoire aux autres résidents. Aux résidentes, plutôt. Une fois, il a dessiné son arbre généalogique pendant un atelier mémoire auquel elle a pu assister. Du côté de son père non plus, les ancêtres animés de convictions ne manquent pas. Honorin, le père de Léon, soit le grand-père d'Émile, aurait été le nègre d'Henri Barbusse. Un écrivain célèbre qu'elle ne connaît pas. Elle se rappelle le titre de ce roman qui a obtenu le prix Goncourt en 1916, dont il aurait écrit plusieurs passages. *Le Feu*. Malheureusement, aucun document n'a pu en apporter la preuve puisque Honorin a été fusillé pour l'exemple en 1917 après avoir refusé de porter les armes. Toutes ses affaires ont été détruites, son secret avec. Jules, le père d'Honorin, est mort en janvier 1871 en défendant la redoute du Moulin de Saquet, à Vitry, et le fort d'Ivry pendant la Commune de Paris. Émile n'a pas pu remonter plus loin dans son arbre mais il est sûr que d'autres aïeux n'ont pas été en reste en 1789. Le sang ne saurait mentir. Elle envie ce passé glorieux. Même si Émile a eu une vie modeste, ses ancêtres lui ont donné le goût de l'engagement. La confiance en soi qui lui manque tant à elle. Elle l'a entendu au cours de l'atelier : J'ai passé ma vie sur les chantiers. En devenant contremaître, j'ai rendu hommage à ma famille. Ni Dieu ni maître. Elle aurait aimé avoir un grand-père comme Zapata. L'hiver, elle se serait calée sur ses genoux. Il lui aurait raconté l'histoire de la famille. Elle se serait sentie venue de quelque part.

Les choses auraient été claires. Le destin tout tracé. Il y aurait eu un feu de cheminée et des cadeaux à Noël. Il l'aurait bordée le soir. Il aurait déposé un baiser sur son front et elle se serait endormie en rêvant d'aventures. Elle n'aurait pas douté. Elle n'aurait pas été métisse. Elle n'aurait pas attiré le regard des gens. Elle aurait eu confiance en elle. Elle n'aurait pas abandonné l'école en seconde. Elle n'aurait pas avorté sans jamais le dire à personne. Dans son coin, comme un animal blessé. Elle n'aurait pas travaillé pour cette boîte de merde à vendre des hamburgers dégueulasses alors qu'elle déteste l'impérialisme américain. Elle n'aurait pas été pleine de paradoxes. Elle n'aurait pas porté des baskets avec un logo yankee à virgule. Tout aurait été plus simple. Cadré. Logique. Difficile peut-être, mais cohérent. Elle aurait été fière. Elle n'a jamais été fière. Elle n'a jamais été capable de finir ce qu'elle a commencé. Elle a plein de projets mais elle ne va jamais au bout. Cette fois encore, elle ne sait pas si elle va y arriver. Elle a pourtant de la chance. La directrice de la résidence lui a octroyé un studio. Elle ne paye que quatre cents euros par mois. C'est déjà beaucoup mais sa prof de français s'est battue pour lui obtenir une bourse. Cette fois, elle a de la chance d'avoir été prise au microlycée. C'est un établissement pour élèves décrocheurs. Il y a un prof pour douze élèves et on les considère comme des personnes. On n'est pas renvoyé quand on arrive en retard. On ne se fait pas engueuler si on porte une casquette. On a le droit de parler comme on veut. On

a le droit de rêver. Même si on n'a jamais rêvé. On s'y sent bien. Elle ne sait pas si elle le mérite. Ils vont bien finir par se rendre compte qu'elle n'est pas capable. Qu'elle ne vaut rien. Qu'ils se sont trompés sur elle. Comme chaque fois. Ils vont finir par apercevoir son vrai visage derrière le vernis. Pourtant, elle a envie d'y arriver. Elle a décroché à seize ans, maintenant elle en a vingt-trois. Cette fois, elle veut y croire. Juste avoir son bac. Après, on verra. Zapata se lève et se dirige vers les studios. Elle aimerait bien lui parler. Ça fait un mois qu'elle habite à la résidence. C'est à côté du microlycée. Elle aimerait lui parler mais elle n'ose pas. Elle n'est rien pour lui. Elle n'est rien pour personne. La preuve, il ne l'a pas remarquée. Qui l'aurait remarquée ? Elle aide les résidents deux fois par semaine pour leurs tâches quotidiennes, tout le monde est très gentil mais personne ne l'a vraiment remarquée. Personne ne l'a démasquée. N'a vu la petite fille qui pleure à l'intérieur. Personne n'a vu la haine qui lui assèche le cœur. Les flics non plus ne la voyaient pas. Pour eux, elle était une odeur. Un pull qui sentait le shit. Aucun n'a vu dans ses yeux rougis le sang pourri d'une hérédité malade. Zapata disparaît dans l'escalier. Sihem voudrait crier. L'appeler au secours pour qu'il la prenne dans ses bras. Elle ouvre la porte de son studio. Elle se jette sur le lit et éclate en sanglots en mordant le drap pour qu'on ne l'entende pas. Cet après-midi, elle n'ira pas en cours.

Remerciements

Si certains traits des protagonistes de ce roman sont inspirés de personnes réelles, ils n'en demeurent pas moins des personnages de fiction. Ils sont, tout comme les événements qu'ils traversent, le fruit de ma seule imagination.

Je tiens à remercier ici celles et ceux sans qui cette histoire n'aurait probablement jamais vu le jour, sans pouvoir toutefois les citer tous.

Sophie, d'abord, parce qu'ensemble, tout devient possible.

Les élèves et enseignants du Microlycée de Vitry-sur-Seine au sein duquel j'ai eu la chance de mener de nombreux projets culturels, en particulier Johara, et surtout et pour tout, Florence.

Les habitants des résidences autonomie de Vitry et leurs directrices Sandrine, Karelle et Valérie, avec mention spéciale à René.

Mes anges gardiens en Algérie : Abderrahmane, Aïni, Anis, Abdelaziz, Djamila, Dora, Guillaume, Insaf, Kawtar, Mahmoudi, Mouna, Mourad, Sadek, Safir, Sihem et Zoubida.

L'équipe du théâtre Jean-Vilar de Vitry, et tout particulièrement Catherine.

Le service livre de la région Île-de-France.

Camille qui m'a permis de me retirer afin d'écrire au calme dans son nid au bord de la mer.

Béatrice et les Hugo retrouvés.

Isabelle et Julia pour leur enthousiasme de la première heure.

Mon éditrice Bénédicte et toutes les personnes qui ont travaillé sur le livre aux éditions du Seuil.

Et bien sûr, toutes celles et ceux qui m'ont transmis, volontairement ou sans le savoir, une part de ce que je suis.